Tarn. — Doumenjou, Dr D. Clos, de Martrin-Donos;
Hérault. — Loret et Barrandon ;
Gard. — De Pouzolz;
Aveyron. — Dr Bras;
Tarn-et-Garonne. — De Saint-Amans (sub *narbonense*), Debeaux;
Lot. — Malvesin, Puel (sub *narb.*);
Cantal. / *Puy-de-Dôme.* } Lecoq, Lamotte, Gustave et Héribaud-Joseph;
Allier. — Boreau;
Charente. / *Charente-Inférieure.* / *Deux-Sèvres.* / *Maine-et-Loire* / *Vendée.* } Lloyd et Foucaud[1].
Eure-et-Loir. — Cosson et Germain, Ed. Bonnet (à Yon près Dreux);
Corse. — Reverchon, Rouy.

Que d'étapes parcourues par la phytographie depuis que DE CANDOLLE en 1815, changeant d'opinion, sanctionnait la validité spécifique du *Vicia serratifolia* Jacq. *de Hongrie*, ajoutant : « elle croît dans la vallée de Patonera et à Calureto près Turin (Balb.), *mais je ne crois pas qu'elle ait été trouvée en France* »[2].

La parole est donnée à M. Hua pour la communication qui suit :

Omphalogonus calophyllus Baillon et *Periploca nigrescens* Afzelius,

PAR M. HENRI HUA.

Le genre *Omphalogonus* fut créé par BAILLON en 1889[3], pour une Asclépiadacée de Zanzibar, dont un maigre échantillon, récolté par BOIVIN en avril 1848, se trouvait dans l'herbier du

1. *Flore de l'Ouest*, 4e éd., 108.
2. (*Flore franç.*, t. V, p. 581).
3. *Bull. de la Soc. Linnéenne de Paris* (1889), p. 812.

Muséum. La description latine, comparable à celles des autres genres, fut publiée peu après dans l'*Histoire des Plantes*[1].

Depuis, les auteurs se sont bornés à traduire plus ou moins exactement la description de Baillon. Les uns, comme K. Schumann[2], se préoccupant peu d'établir les affinités; les autres, comme N. E. Brown, dans son étude très soignée des Asclépiadacées d'Afrique[3], cherchant à préciser la place que ce nouveau genre, inconnu de lui, doit occuper. — On ne peut que louer la sagacité de ce botaniste qui, sur une simple description, a trouvé les affinités exactes.

Au cours des dernières années, les collections du Muséum ont reçu de nouveaux documents qui permettent de se faire une idée plus juste du genre en nous faisant connaître son port et son fruit.

Le R. P. Sacleux l'a collectionné deux fois à Zanzibar, sous le n° 838, en juin 1889, puis en novembre 1895. Le Fr. Alexandre l'avait rapporté de l'intérieur, des environs de Mandéra, en novembre 1889.

D'après les notes manuscrites accompagnant ces quatre échantillons, nous savons que c'est une grande liane très ligneuse, volubile, pouvant atteindre 20 m. et plus, à suc laiteux très abondant; les fleurs sont indiquées tantôt vertes, teintées de violet, tantôt vert violacé à couronne et filets violets, tantôt vert pâle.

Cette série d'échantillons venant de la région même explorée par Boivin peut être considérée comme identique à l'*Omphalogonus calophyllus* Baillon.

Il était plus inattendu de retrouver la même plante au Dahomey. C'est pourtant ce qui est arrivé à M. Eugène Poisson au mois de novembre 1900, à Adja Ouéré, et sur le massif rocheux de Gounsoué, près de Pahouigan.

Six mois plus tard, M. Le Testu récoltait dans la première localité des matériaux excellents qui nous ont permis l'étude détaillée de ce genre mal connu.

La plante du Dahomey a bien l'aspect de celle de Zanzibar :

1. T. X, p. 300.
2. *Pflanzenfamilien*, IV, 2, p. 221.
3. *Flora of tropical Africa*, IV, p. 256.

tige, feuilles, mode d'inflorescence, ensemble et détails de la fleur, fruit, tout est aussi semblable que possible. Seulement les échantillons du Dahomey ont des inflorescences moins riches, tandis que ceux de Zanzibar ont jusqu'à 150 fleurs par cyme et la couleur de la fleur est indiquée comme plus foncée : « rouge foncé » dit Eugène Poisson; « violet brunâtre à l'intérieur, la base des pétales plus clair et un peu jaunâtre » d'après Le Testu. Vraiment, il n'y a pas là de quoi motiver une multiplication de noms spécifiques, alors qu'il serait impossible, sur échantillons, de distinguer les formes les unes des autres par l'analyse. Si, dans l'avenir, on arrive à établir un ensemble de caractères suffisamment distincts pour délimiter des espèces bien définies, il sera temps de les détacher du groupe, très homogène dans l'état de nos connaissances actuelles, auquel nous appliquons le nom d'*Omphalogonus calophyllus* Baillon.

L'analyse ne révèle, d'une fleur à l'autre, que des différences très minimes; un peu plus ou un peu moins d'épaisseur dans les éléments de la couronne; des poils plus ou moins développés au dos des étamines, tous caractères rentrant dans la catégorie des simples différences individuelles qui peuvent se présenter dans les limites d'une même espèce.

Pour les botanistes qui étudieront ce sujet à l'avenir, il est bon de remarquer aussi que les figures accompagnant ce texte ont été faites sur des fleurs conservées par voie humide, et par suite que l'épaisseur des parties charnues a été conservée tout entière, chose difficile à retrouver sur les matériaux secs. Nous avons pu faire la comparaison entre les deux sortes de matériaux pour la même localité (Adja Ouéré). Nous y avons trouvé des différences de même ordre que celles observées entre les échantillons du Dahomey et ceux de Zanzibar.

Nous croyons ces explications indispensables pour mettre en garde contre l'établissement de types soi-disant nouveaux, d'après l'épaisseur relative de la couronne ou des connectifs par exemple, choses éminemment variables, dans des fleurs charnues, avec l'état de dessiccation de l'échantillon considéré.

Ceci dit, reprenons la description de l'inflorescence, de la fleur et du fruit, puis nous dirons un mot de l'appareil végétatif.

L'*inflorescence* est généralement rejetée sur le côté de la tige,

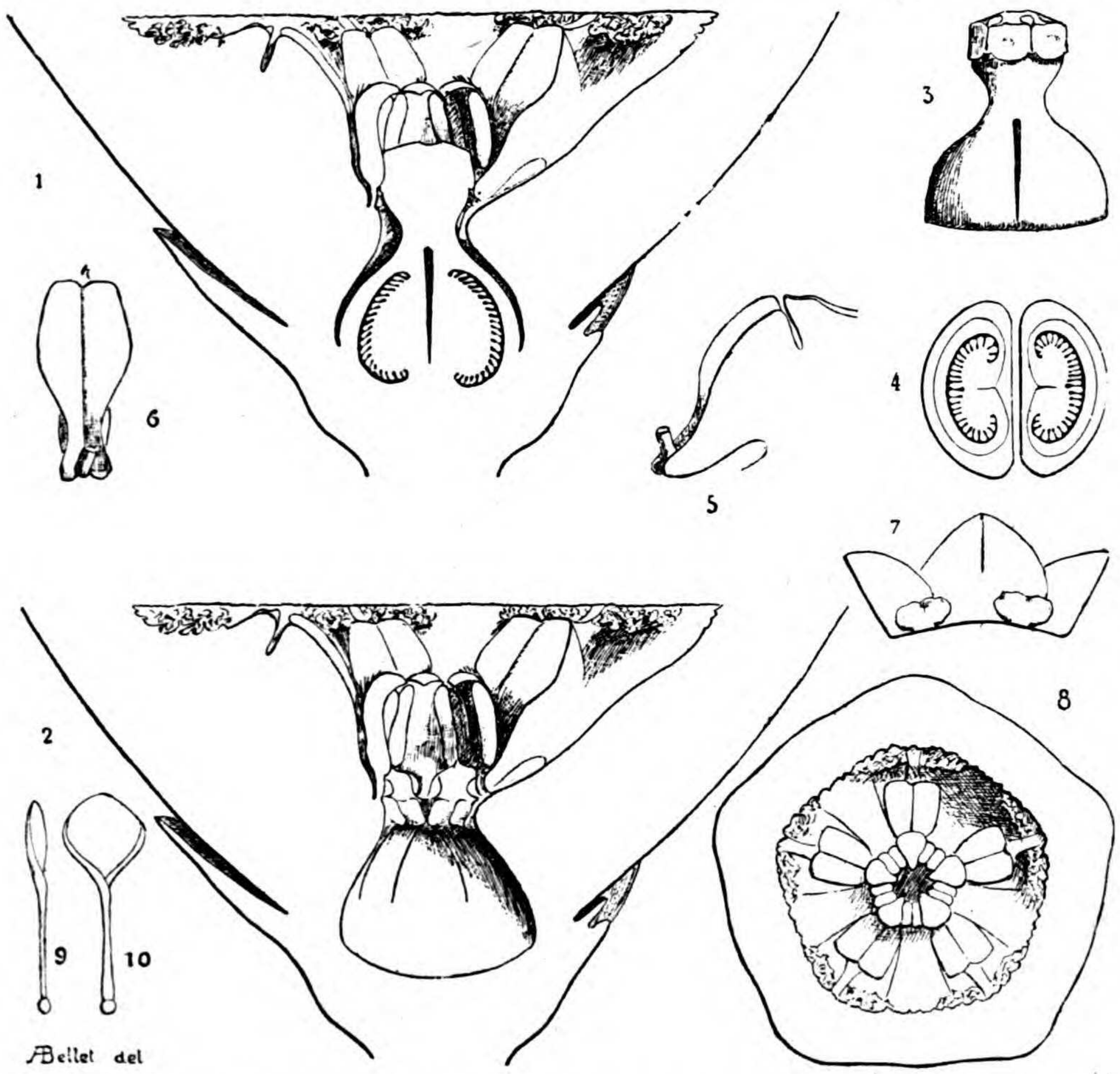
et se présente comme à peine extra-axillaire. A bien y regarder, elle est essentiellement terminale, la tige se continuant en sympode : il n'est pas rare de voir une inflorescence terminer un rameau court. Parfois même, les deux bourgeons axillaires de la paire de feuilles précédant l'inflorescence peuvent se développer, donnant naissance à deux rameaux de force inégale, le plus faible se terminant par une inflorescence, le plus vigoureux continuant la tige grimpante. La plupart du temps c'est celui-là seulement qui se développe.

Cette inflorescence est essentiellement définie, tout en présentant sur l'axe primaire deux ou trois étages de rameaux. Mais tous les rameaux se terminent toujours par une cime bipare, se réduisant et devenant unipare pour les ramifications ultimes. Une telle inflorescence porte des fleurs d'ordre très divers. L'inflorescence figurée, qui est pauciflore, porte des boutons de 5e ordre, et souvent cela va beaucoup plus loin, jusqu'au 10e ou 15e ordre au moins dans les inflorescences les plus fournies. C'est sur les échantillons de Zanzibar, du P. Sacleux, que nous avons trouvé les plus considérables, comptant jusqu'à 150 fleurs en une masse globuleuse.

La *fleur* présente un calice réduit, glabre, composé de 5 sépales arrondis, obtus au sommet, avec 5 glandes intérieures larges.

La corolle, largement campanulée, est divisée, presque jusqu'en dessous de son milieu, en 5 lobes larges, à sommet obtus, à peine émarginés latéralement. Le bouton est sphérique, le bord droit des lobes recouvrant. Très charnue à la base, elle porte, en face de l'intervalle des lobes, une couronne très spéciale, formée d'une double rangée de pièces : d'abord en partant de l'extérieur, une dent courte pyramidale, s'appuyant dans un léger sinus de la pièce principale : celle-ci, charnue, épaisse, un peu concave à sa partie supérieure, est plus ou moins naviforme ; elle se prolonge à la base en deux oreillettes entre lesquelles passe le filet des étamines. Dans les intervalles interstaminaux, une double caroncule pénètre, limitant le sommet du logement de l'ovaire. Outre ces épaississements coronaux, la corolle, d'ailleurs glabre, est munie, entre la couronne et le sinus des lobes, de nombreuses papilles charnues.

Les étamines, à filets filiformes courts insérés entre les oreillettes de la couronne, ont un connectif large, surtout vers sa base, de chaque côté et sur toute la longueur duquel règnent les



1. — Coupe longitudinale de la base de la fleur × 8.
2. — La même, l'ovaire enlevé pour montrer la position des filets entre les oreillettes des lobes de la couronne, et les caroncules formant la couronne intérieure × 8.
3. — Ovaire entier × 8.
4. — Coupe transversale de l'ovaire × 8.
5. — Un lobe principal de la couronne, vu latéralement et en dessus × 8.
6. — Le même, vu par la face interne × 8.
7. — Calice × 6.
8. — Vue d'ensemble de la couronne et des étamines au fond de la corolle × 4.
9-10. — Corpuscules × 25.

sacs polliniques déhiscents vers l'intérieur pour laisser échapper un pollen granuleux de Périplocée. Le connectif, poilu au dos vers le sommet, se termine par un apicule recourbé vers l'intérieur.

L'ovaire (fig. 3) globuleux, est logé, comme nous avons dit, en-dessous de caroncules interstaminales de la corolle, que l'on peut appeler une couronne interne. Les deux carpelles, distincts, très glabres, contiennent chacun un placenta épais garni d'un très grand nombre d'ovules (fig. 1 et 4). Le style, épais, très court, se termine par un stigmate prismatique dont les faces correspondent aux points d'appui des étamines. Le sommet en est presque plein et à peine biapiculé vers le centre. Il est dépassé par les anthères sur presque toute leur longueur. Les corpuscules, très petits, ont la forme d'une petite raquette, dont le manche est inséré dans le canalicule ménagé aux angles du stigmate et la palette appliquée sur son sommet.

Le fruit, qui se trouve ici décrit pour la première fois, consiste en deux follicules épais, très glabres, directement en prolongement l'un de l'autre, à la façon de ceux des *Strophanthus*. Chacun d'eux est lancéolé, aigu au sommet qui se recourbe un peu en dedans, fortement convexe du côté dorsal, faiblement du côté ventral, les deux régions séparées par un angle saillant, subailé. Ils ont de 10 à 15 cm. de long sur 15 à 20 mm. de diamètre. A la déhiscence, le placenta épais se détache des bords.

Les graines sont ovales aplaties, arrondies à la base, tronquées au sommet, à l'attache de l'aigrette sessile, blanche, soyeuse qui les surmonte. Leur surface, d'un brun rouge, est rugueuse; une ligne saillante (hile?) règne sur toute la longueur de la face qui regarde le placenta. Le corps de la graine est long de 5 mm. environ, l'aigrette de 45.

Les rameaux, très glabres, voient, en grossissant, leur épiderme se détacher en lames minces, papyracées.

Les feuilles, longuement pétiolées, à limbe ovale, large, brusquement acuminé, d'un vert plus clair à la face inférieure, méritent par leur bel aspect l'épithète de *calophyllum* donné à cette espèce par Baillon. Leurs nervures de premier ordre, au nombre d'une douzaine, sont légèrement obliques, sauf celles de la base, dont les 3 ou 4 premières paires sont sensiblement plus rapprochées les unes des autres que les suivantes.

Non fleuri, l'*Omphalogonus calophyllus* rappelle singulièrement une autre espèce commune sur le littoral occidental de l'Afrique, le *Periploca nigrescens* Afzelius, dont Baillon avait

aussi fait un genre spécial sous le nom de *Parquetina gabonica*.

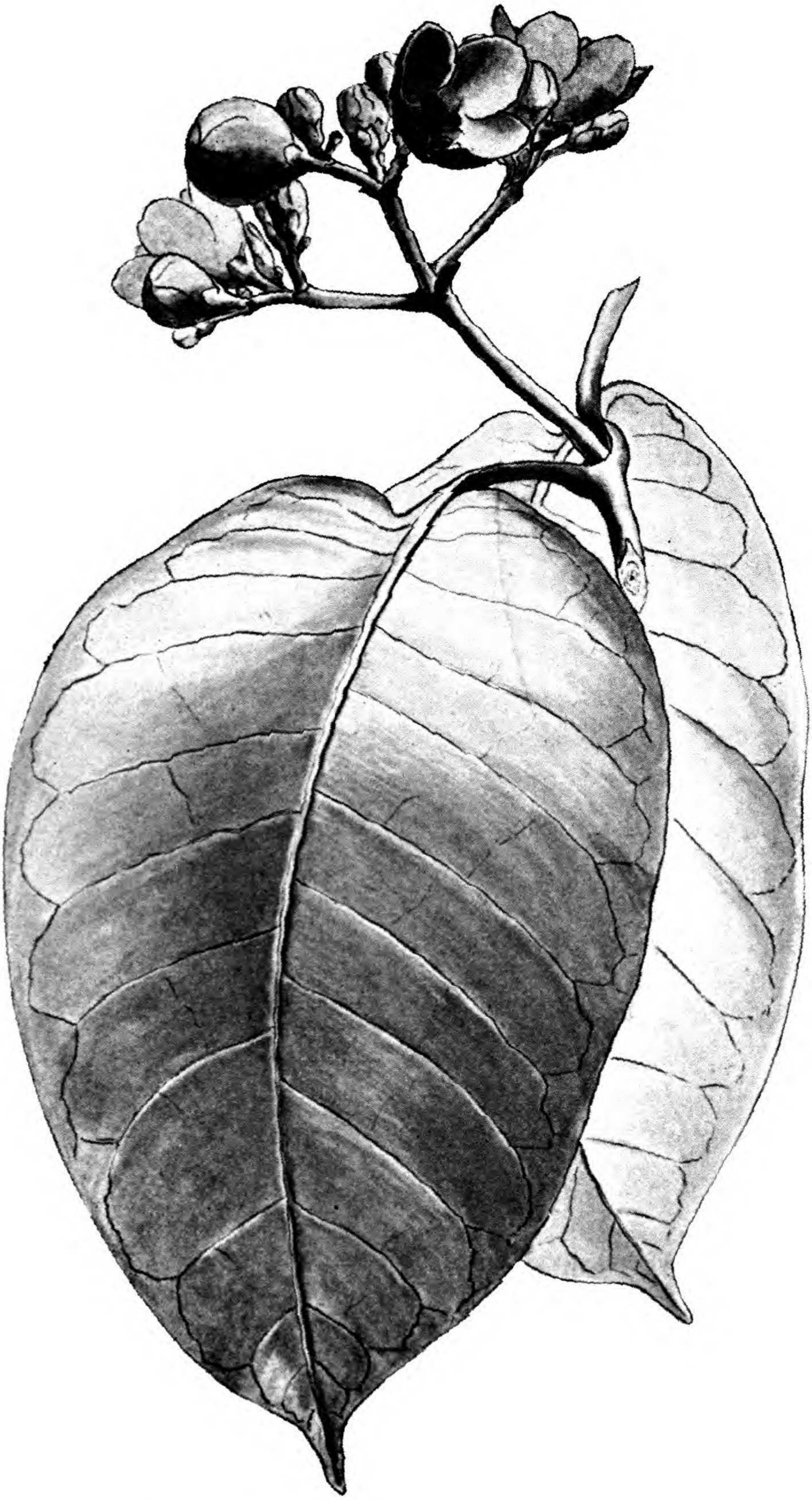
La tige, la feuille, ont un aspect presque identiqne : en examinant les choses de très près, on peut constater pourtant que la majeure partie des feuilles du *Periploca nigrescens* sont toujours de forme oblongue, la portion basilaire du limbe n'étant pas sensiblement plus large que la portion apicale, tandis que les feuilles de l'*Omphalogonus* sont le plus souvent franchement ovées, la base étant manifestement plus large. De telle sorte qu'un observateur attentif devra reconnaître ces deux espèces au port seul.

Malgré cette analogie d'aspect, les deux genres sont très distincts.

L'inflorescence du *P. nigrescens* le fera distinguer à première vue sur échantillon d'herbier, sans qu'il soit nécessaire de faire une analyse florale. C'est en effet une grappe composée, sur laquelle il y a rarement des fleurs au delà du 3^e^ ou du 4^e^ degré, les 3 ou 4 fleurs du sommet de la grappe ou de ses rameaux sont rapprochées, simulant presque une ombelle réduite. Cela lui donne un aspect tout différent de la cyme très composée de l'*Omphalogonus*. Les boutons d'ailleurs en sont légèrement ogivaux, au lieu d'être globuleux.

Si on analyse la fleur, les différences sont plus saillantes encore. La corolle du *Periploca* est divisée presque jusqu'à la base; les lobes, allongés, ont vers le sommet sur le côté gauche (interne dans le bouton) un lobule membraneux tronqué, qui dépasse le véritable sommet organique du pétale, et lui donne un aspect tout spécial. La couronne, à insertion très peu large, consiste en une longue corne cylindrique, tantôt simple, tantôt plus ou moins rameuse. Ces caractères sont suffisants pour distinguer les deux plantes avec facilité.

Cette distinction est d'autant plus utile que l'attention a été récemment attirée sur le *Periploca nigrescens*, comme producteur de caoutchouc, et qu'il peut y avoir eu confusion, comme nous nous en sommes assuré en constatant une détermination erronée sur un des échantillons du Muséum de l'*Omphalogonus calophyllus*. Il est vrai que personne, avant notre étude, ne pouvait songer à reconnaître dans une plante de la côte de Guinée,



Omphalogonus calophyllus Baillon.